



Angelo Bison dans le taxi de Jérôme Colin



Jérôme Colin : Bonjour.

Angelo Bison : Bonjour.

Jérôme Colin : Vous allez où ?

Angelo Bison : Qu'est-ce que vous proposez ?

Jérôme Colin : Ecoutez, la vallée de la Semois, ce n'est pas ma spécialité. Si j'étais seul, je ferais du tourisme mais je ne pense pas que c'est votre but.

Angelo Bison : C'est peut-être un peu de revivre les émotions que j'ai connues pendant le tournage de la saison 2, vu qu'on a tourné dans cette région, superbe région, superbes images.

Jérôme Colin : C'est même ici le village.

Angelo Bison : C'est le village de Vielsart. Des souvenirs magnifiques. Froid, très froid, très humide mais passionnant.

Jérôme Colin : Vous, c'est 40 ans de théâtre...



Angelo Bison : Une vie de théâtre.

Jérôme Colin : Une vie de théâtre. Avec quelques petits rôles dans des films, « Abracadabra », « Max et Bobo »...

Angelo Bison : Oui, c'est vraiment tout à fait accessoire.

Jérôme Colin : Petites choses...

Angelo Bison : Oui parce que le théâtre me prenait tellement qu'il ne laissait que peu de place à autre chose. Et au cinéma.

Jérôme Colin : Et puis, à 50 ans, une série télévisée qui fait un énorme carton, qui est « Ennemi public ». Quand on a côtoyé les plus grands textes pendant 40 ans sur les scènes de théâtres, quelle est l'importance d'une série télévisée comme « Ennemi public » ?

Angelo Bison : Disons qu'au début, on ne s'en rend pas vraiment compte. Au début, on nous propose un projet, on se dit : allez, on va le faire, il y a toujours cette peur quand on a tellement d'années de théâtre derrière soi de se dire : est-ce que je suis fait pour la caméra parce que s'il y a une chose qui est si particulière, c'est...

Jérôme Colin : Est-ce que j'ai une gueule de cinéma ? C'est ça ?

Angelo Bison : Voilà, est-ce que la caméra m'aime bien ? Il y a la caméra et il y a des gens qu'elle aime bien et des gens qu'elle n'aime pas. On ne sait pas trop pourquoi. C'est assez bizarre. Donc il y avait déjà cette question-là, et puis après on a tourné, on s'est embarqué dans l'aventure, c'était une aventure merveilleuse, cette saison 1, très fatigante, qui nous a demandé beaucoup d'efforts, mais avec des gens passionnants, les réalisateurs, Mathieu Frances, Gary Seghers, Philippe Therasse comme chef-op, c'était des gens formidables donc je me suis un peu laissé faire. C'était tellement nouveau dans la chose que je ne connaissais pas, en plus le tournage... on tournait de façon décousue, l'épisode 1, l'épisode 6, on revenait à l'épisode 2, puis l'épisode 3, j'étais un peu perdu, mais on m'a beaucoup aidé. Et après, est arrivée la sortie de cette saison 1 et le boum que ça a connu, en Belgique d'abord, et puis à l'étranger surtout parce que c'est ça qui est formidable, c'est qu'avec « La Trêve », « Ennemi public » a porté haut les couleurs de la Belgique à l'étranger. Ça nous rend très fiers.

La popularité après ans de carrière

Jérôme Colin : Vous êtes une star au théâtre ! En Belgique, vous êtes probablement, en tout cas moi je vous considère comme le plus grand acteur de théâtre de notre pays, et puis, 40 ans hein, et puis une série télé et soudain...

Angelo Bison : La popularité.

Jérôme Colin : La popularité, alors qu'on fait ce métier depuis 40 ans, avec les plus grands textes, de manière vraiment exceptionnelle dans votre cas, quelle injustice non ?

Angelo Bison : Oui, et à la fois c'est comme ça parce que c'est normal que ce soit comme ça. Le théâtre procure des joies tout à fait intéressantes dans le sens où après avoir joué, on rencontre les spectateurs, on va au bar du théâtre, donc on a un contact direct, c'est un contact évidemment avec une centaine de personnes, 150, parce que moi j'ai toujours aimé les petites salles, j'aime bien travailler dans la nuance, j'aime bien travailler dans les choses subtiles où il ne faut pas trop porter la voix, et donc voilà on avait cette rencontre avec ce peu de personnes. Quand on me disait les chiffres de « Ennemi public », en Belgique 350.000, sur TF1 on était parfois à 4 millions, 4, 5 millions de spectateurs, ce sont des chiffres qui donnent un peu le tournis pour quelqu'un comme moi. C'était tout à fait autre chose. Et puis on a commencé à m'arrêter dans la rue. Sur 40 ans de théâtre on m'arrêtait peut-être 3 fois par an dans la rue, et quand



« Ennemi public » est sorti, c'était tous les jours, les gens avaient envie de parler, me demandaient : est-ce que ça ne vous dérange pas, je disais : vous savez moi je viens du théâtre où j'ai l'habitude de dialoguer avec les spectateurs, donc c'est au contraire un plaisir de vous rencontrer, n'hésitez pas de m'arrêter, c'est un plaisir de parler avec vous, de sentir ce que les gens ont ressenti devant leur petit écran. C'est un privilège évidemment.

Jérôme Colin : Le pouvoir de la télévision, vous l'avez expérimenté là, il est à la fois captivant mais aussi effrayant parce que c'est une bombe à déflagration, la télévision. Quels rapports entretenez-vous avec elle ?

Angelo Bison : Vous savez voilà, là on vient de tourner... on a tourné, la saison 2 va sortir, une fois que c'est passé vous savez, ça n'existe plus. Vaguement...

Jérôme Colin : Mais vous, quel est votre rapport à la télévision ?

Angelo Bison : Moi c'est un rapport où je regarde très peu la télévision. Je ne suis pas du tout quelqu'un qui est un fan de télé, loin de là. Je suis plutôt le soir pour être dans le calme, manger calmement, parce qu'évidemment quand on est au théâtre les soirées qu'on passe en famille sont des soirées privilégiées. Donc je ne vais pas commencer à regarder la télévision. Au contraire, je vais en profiter pour parler avec mon épouse, avec mes enfants, donc voilà pour moi le rapport à la télévision... avec moi la RTBF ne ferait pas fortune. Sûrement pas.

Jérôme Colin : Je vous rassure, elle ne fait pas fortune.



D'origine italienne

Jérôme Colin : Vous êtes d'origine italienne, Angelo, votre père est arrivé en 1947, très tôt dans l'immigration italienne, il est arrivé dans le Hainaut...

Angelo Bison : C'est ça, à Morlanwelz.

Jérôme Colin : Dans les mines.

Angelo Bison : Morlanwelz-Mariemont. Il travaillait à Mariemont, à la mine de St Arthur.

Jérôme Colin : Vous êtes né là.

Angelo Bison : Oui.

Jérôme Colin : Vous êtes donc un *morlanweien*...

Angelo Bison : Morlanwelzien.

Jérôme Colin : C'était bien, l'enfance à Morlanwelz ?

Angelo Bison : Oui, c'était... comment dirais-je ? Une enfance dans les rues parce que voilà, j'ai toujours été quelqu'un... ma mère avait une phrase qui était sympathique, elle me disait : s'il y avait un tremblement de terre, tu ne risques pas de mourir à la maison, toi. Voilà, j'aimais beaucoup la rue, je n'aimais pas beaucoup l'école, je passais mes journées...

Jérôme Colin : Pourquoi n'aimiez-vous pas l'école ?

Angelo Bison : Je ne sais pas. Je ne sais pas pourquoi j'ai toujours éprouvé un certain rejet par rapport à l'école, par rapport à l'autorité. J'étais plutôt quelqu'un de solitaire.

Jérôme Colin : Et l'école vous aimait bien ?

Angelo Bison : Pas trop. Parce que les professeurs disaient toujours : oui, il a des possibilités mais il ne les exploite pas. C'est toujours ce qu'on dit pour consoler les parents quand ils voient leur fils leur apporter des bulletins relativement médiocres. Les miens étaient très médiocres. Ils étaient tellement médiocres que j'ai doublé ma 3^{ème} primaire.

Jérôme Colin : Je suis toujours fasciné par les gens qui vont faire de la culture et donc de la nuance, de l'art de la nuance, leur métier plus tard, et qui pourtant ont eu des scolarités différentes, c'est-à-dire que l'école n'est pas parvenue à les intéresser à une matière et ils ont pratiquement dû le faire par eux-mêmes, et c'est devenu débordant, une passion, quitte à en faire un métier, c'est vraiment un paterne qu'on retrouve très souvent chez les acteurs et chez les chanteurs ou chez les écrivains. Vous, à partir de cette scolarité qui ne vous plaît pas, comment arrivez-vous au texte, à l'écriture, au théâtre ?

Angelo Bison : De façon bizarre.

A 16 ans j'arrête les études et je vais travailler, je travaille à l'usine...

Jérôme Colin : Parce que vous l'avez décidé ou parce qu'on l'a décidé pour vous ?

Angelo Bison : Non, mon père m'en a voulu pendant quelques années de quitter l'école si tôt, j'avais eu un petit diplôme d'électricien, donc j'ai travaillé dans une grande usine qui n'existe plus maintenant, Boch Frères Keramis, Royal Boch, qui malheureusement a laissé une ville comme La Louvière dans un état de pauvreté, parce que c'était quelque chose qui apportait énormément de travail dans une ville comme La Louvière. Donc, j'ai dit : je ne veux plus aller à l'école, ça ne m'intéresse pas, donc j'ai commencé à travailler. J'ai travaillé pendant 4 ans. Et entre temps, j'ai commencé un peu l'Académie parce que le théâtre m'intéressait vaguement, je ne savais pas très bien ce que c'était, donc j'avais vu Académie de Théâtre à Morlanwelz, donc j'ai commencé l'Académie et puis un jour je me suis dit - ce qui a beaucoup fait rire ma prof d'Académie : c'est ça que je veux faire. Elle était morte de rire parce qu'elle s'est dit s'il y a bien quelqu'un qui n'est pas fait pour faire ça, c'est bien lui.

Jérôme Colin : C'est dingue. C'est très intéressant. Donc électricien à 16 ans, vous allez bosser chez Boch, ça veut dire une vie d'ouvrier à venir, ce qui est très bien, hein...

Angelo Bison : Tout à fait.

Jérôme Colin : Mais comment ça se fait que vous qui - a priori, parents ouvriers, donc pas nécessairement de haute culture à la maison, à l'école visiblement vous n'accrochez pas, qu'est-ce qui fait qu'à un moment vous avez envie d'entrer dans un théâtre ?

Angelo Bison : C'est la vie qui soudain vous montre, et il faut être attentif évidemment à tout ça, parce que la vie de temps en temps vous donne un petit signe. Quand j'ai lu cet article, Académie de musique, Académie aux cours de théâtre, je me suis dit : ben, je vais y aller. Et c'est visiblement la vie qui me disait : attention, si tu veux suivre un parcours qui peut-être te sera intéressant, ben va là-bas. Et je suis parti à cette Académie, j'ai fait quelques années d'Académie, puis mes parents sont retournés en Italie, et j'ai dit : moi je vais rentrer au Conservatoire Royal de Bruxelles.



Jérôme Colin : Et vous êtes resté en Belgique.

Angelo Bison : Voilà.

Jérôme Colin : Alors que toute la famille est repartie.

Angelo Bison : Je suis monté à Bruxelles et je suis rentré au Conservatoire. Là évidemment il y a une anecdote, elle est quand même savoureuse...

Tout le monde ne peut pas rentrer au Conservatoire, il y a un examen.

Angelo Bison : Il y a un examen d'entrée. Il y avait deux professeurs, André Debaar et Claude Etienne. Moi je m'étais inscrit chez Claude Etienne qui m'a accepté. Et André Debaar m'a dit, quand j'ai commencé à vraiment devenir

comédien, j'ai eu mon Premier Prix, il m'a dit : tu sais je vais quand même te dire une chose parce que ton professeur ne te le dira pas, nous étions 10 autour de la table à ton examen d'entrée et il est le seul à avoir dit oui.

Jérôme Colin : Les 9 ont dit non.

Angelo Bison : Ont dit non. Et simplement Claude Etienne avait ce talent immense, je lui dois évidemment beaucoup de choses, je lui dois mon parcours de théâtre en tout cas, parce que lui a senti quelque chose derrière cette espèce de Ritalo-wallon avec un accent à couper au couteau, je déplaçais les accents toniques, j'étais très mauvais. Disons que l'enseignement à l'Académie de Morlanwelz n'était pas, Dieu ait son âme, elle est morte, ce n'était pas quelqu'un qui pratiquait le métier donc c'était quelqu'un qui avait fait un peu d'école de théâtre mais ce n'était pas une vraie actrice par conséquent elle m'avait enseigné de façon relativement pas terrible ce métier. Je suis arrivé au Conservatoire et là j'ai rencontré des professeurs formidables et j'ai pu développer, petit à petit...

Jérôme Colin : C'est un petit Italo, Ritalo-wallon.

Angelo Bison : Oui un Ritalo-wallon.

Jérôme Colin : Qui a priori ne connaît pas les textes, ne connaît pas les classiques, a relativement peu été au théâtre, même s'il a envie d'y jouer, et puis on va apprendre. C'est quoi apprendre le métier d'acteur ? C'est quoi d'apprendre à devenir comédien ?

Angelo Bison : Ben, là aussi la chance est la chance de Claude Etienne, c'est que je pense nous faisons un métier d'artisan et donc je pense vraiment que l'école est une chose, l'école est une bonne chose, mais la pratique, il n'y a rien d'autre que la pratique et comme Claude Etienne savait que je vivais très chichement, parce que mes parents étaient rentrés en Italie, donc je n'avais pas un frigo que je pouvais ouvrir chez papa et maman et me servir dans le frigo, donc je mangeais, je me souviens, des haricots parce que ça ne coûtait pas cher, avec des œufs, c'était le plat favori d'Angelo au Conservatoire, j'en mange encore très souvent parce que j'adore ça, et il m'a dit : écoute garçon chéri, il m'a enfermé dans son bureau, il a fermé le bureau à clé et il m'a dit : écoute garçon chéri, si tu as besoin d'argent, je te le donne. Je ne lui ai jamais demandé un franc ! par contre il m'a engagé très rapidement dans son théâtre, je faisais ma 2^{ème} année de Conservatoire, il m'a engagé dans son théâtre et il m'a payé royalement. A partir de là, j'ai toujours joué, donc j'ai eu la chance de pratiquer beaucoup ce métier, et donc c'est en le pratiquant et surtout en rencontrant des comédiens plus vieux que moi, c'est ça qui est formidable à l'époque, maintenant évidemment les jeunes travaillent un peu avec des jeunes...

Jérôme Colin : Maintenant.

Angelo Bison : Oui, c'est ça. Et je trouve que ce qui m'a appris mon métier c'est de côtoyer des comédiens de 60 ans, qui avaient une longue carrière derrière eux. J'ai eu la chance de connaître des Jacques Lippe, des Roger Dutoit, des stars de l'époque, des Christian Maillet, des gens qui m'ont beaucoup appris. Et c'est en travaillant avec eux que j'ai appris le plus.

Jérôme Colin : Appris quoi ?

Angelo Bison : Ah... ! Appris à aimer d'abord parce que je pense que pour bien jouer, il faut aimer. Et comme je suis quelqu'un qui aime le grand texte, tout simplement parce que je ne le connaissais pas et parce que je n'ai aucun talent d'écriture. S'il y a bien quelque chose qui est un mystère pour moi, c'est l'écriture. C'est quelque chose qui me fascine et j'admire les gens qui arrivent à écrire. Donc, j'ai une grande admiration pour les auteurs, j'ai une grande admiration pour les grands auteurs, et surtout parfois les auteurs qui ne sont pas faits pour être joués au théâtre et j'aime beaucoup me saisir de leurs textes et me dire : voilà je vais essayer de le faire passer au théâtre, parce que si on perce les secrets d'une écriture, on arrive à la rendre simple pour ceux qui l'écoutent. Et mon travail, c'est d'en perce les secrets, d'en

percer les mystères, et une fois qu'on apprend à... parce que quand on étudie un texte on s'approche de plus en plus de l'auteur parce que ça met du temps d'étudier un texte.

Jérôme Colin : Ce n'est pas le lire 3 fois évidemment.

Angelo Bison : Ah non ! En plus il faut connaître sa mémoire. Moi, c'est entre 6 h et 8 h du matin. Là, j'étudie. Après ça je n'étudie plus, je peux faire de la révision l'après-midi mais c'est de la révision, je n'étudie pas. J'étudie entre 6 h et 8 h. C'est mon timing.

Jérôme Colin : Ça veut dire quoi étudier le texte ?

Angelo Bison : C'est-à-dire le lire, moi je le lis parfois à haute voix, et le répéter. Et puis, mettre un temps ici puis ne pas mettre une virgule là, je ne tiens pas compte de la ponctuation. La ponctuation ne m'intéresse que très moyennement parce que je pense que la ponctuation est là pour ceux qui la lisent. Et moi ce que je fais n'est pas fait pour la lecture mais pour l'écoute. Donc, je mets ma ponctuation. Donc, c'est moi qui décide un peu comment je vais gérer le texte.



Montrer l'humain derrière le monstre

Jérôme Colin : Le rôle que vous avez dans « Ennemi public », c'est le rôle de Guy Béranger, qui est un homme qui a tué des enfants, ce n'est pas facile évidemment. C'est un des grands tabous de notre société, déjà le meurtre, mais qui plus est le meurtre d'enfants. Qu'est-ce qui vous intéressait là-dedans ? Dans ce rôle-là, particulièrement.

Angelo Bison : D'abord, ce qui m'a touché profondément, parce que quand vous rencontrez deux jeunes réalisateurs, parce qu'en fin de compte la vie, je vous ai dit tout à l'heure que je fais du théâtre parce qu'un homme m'a fait confiance, et quand deux réalisateurs vous disent : on te veut pour jouer ça, vous vous dites : ça me touche parce que quand on donne une confiance, quand on donne la confiance, c'est quelque chose de précieux. C'est ce qui me fait avancer.

Jérôme Colin : Une sorte d'amour aussi.

Angelo Bison : Tout à fait. Donc, c'est *je te donne ma confiance*. Et là ça m'a profondément touché, je me suis dit on va discuter entre nous. Je leur ai dit : vous savez, je ne connais pas le cinéma...oui, y'a pas de soucis, on te veut toi, on veut tes yeux. Puis, ils m'ont expliqué leur projet. J'ai un peu mieux compris ce qu'ils voulaient. C'est-à-dire bien sûr que c'est un monstre, bien sûr que c'est impardonnable, il n'y a pas de mot pour qualifier, surtout quand on a des enfants on le vit de façon encore plus terrible, il n'y a pas de mot. Mais ils m'ont dit : on veut qu'au bout du compte tu arrives quand même à nous donner l'être humain qu'il y a derrière. Ça, je me suis dit bien, le challenge est assez important mais...

Jérôme Colin : En quoi c'est intéressant de montrer l'humain derrière le monstre ?

Angelo Bison : Parce que je pense que mettre les gens dans les bons et méchants, ça n'est pas intéressant. Si vous dites voilà... vous savez le plus grand criminel est un type d'une banalité confondante, c'est un pauvre type en fin de compte, non pas que je veuille l'excuser, il n'y a pas d'excuse, je n'excuse absolument pas Béranger, Béranger est un monstre, mais malgré tout, il ne fait pas marquer monstre sur sa tête. C'est un être humain. Il a des yeux, il a un corps, c'est une personne. Qu'est-ce qu'on fait de cette personne ? J'aime beaucoup la problématique qu'amène « Ennemi public », parce qu'un jour, il faudra bien se poser les questions. Qu'est-ce qu'on fait avec ces personnes ? Peut-on les libérer ? Peut-on prendre le risque de les libérer ? Il faut vraiment qu'il y ait un débat de société. Je sais qu'il n'est pas simple. Je pense très souvent, et depuis que j'ai les enfants encore plus souvent, aux parents qui ont perdu leurs enfants. Je ne peux imaginer, c'est impossible à imaginer la douleur de ces gens. C'est incommensurable. Donc, je me dis qu'il est important que la société se saisisse de cela. Et pense. Qu'est-ce qu'on fait ? Que nos politiciens se disent : qu'est-ce qu'on fait. Créons le débat. Je trouve que « Ennemi public » a amené ce débat, je trouve que le personnage que nous avons construit de Béranger, au contraire d'autres psychopathes, Dieu sait qu'il y a des comédiens extraordinaires qui ont joué le rôle de psychopathes, mais je trouve qu'on a réussi à créer notre psychopathe à nous et ça j'en suis évidemment très fier. Très heureux. Et je leur dois complètement, parce que c'est ensemble que nous avons créé ce personnage, avec les scénaristes, avec les réalisateurs.

Le débat de société

Jérôme Colin : Evidemment le débat de société était là parce que si « Ennemi public » existe, c'est aussi pour réagir à un fait d'actualité qui était la libération de Michèle Martin à l'époque et le fait qu'elle entre à Malonne, chez Panier...

Angelo Bison : Mais qu'est-ce que ça a soulevé ?

Jérôme Colin : Ça a fait un débat.

Angelo Bison : Oui.

Jérôme Colin : Il y avait pour, contre, et il y avait... Qu'est-ce que c'est beau la Belgique !

Angelo Bison : Ah oui, et surtout cette région.

Jérôme Colin : Oui, surtout cette région. Il y a eu débat. Ou pas ?

Angelo Bison : Moi je ne pense pas. Je pense que Gino Rousseau, il l'a déclaré : à quoi a servi la Marche Blanche ? Je ne suis pas sûr qu'elle ait servi à grand-chose. Il y a eu ce grand soulèvement populaire, magnifique, extraordinaire, cette communion, parce qu'on peut vraiment parler de communion. Et puis après ? Où sont passées les questions ? Est-ce qu'il y a eu vraiment des grands débats ? Est-ce qu'on s'est vraiment posé la question de l'après de la réclusion de ces gens ? Moi, je ne le pense pas.

Jérôme Colin : Quelle est la question la plus importante qui devrait se poser ? Pour être clair.



Angelo Bison : Est-ce que la société est prête à prendre le risque de libérer certaines personnes ? Est-ce que moi je peux prendre le risque de me dire : mais oui, à un certain moment il a payé sa dette à la société ? Est-ce qu'on peut payer sa dette à la société ? Est-ce qu'il a payé sa dette à la société ? Et peut-on prendre le risque de remettre une personne qui a commis des actes terrifiants, appelons ça comme ça, est-ce qu'on peut remettre cette personne en liberté ? Moi, je ne sais pas. Tout seul, je ne peux pas répondre à cette question.

Jérôme Colin : Non.

Angelo Bison : Je ne peux répondre qu'à travers un débat de société. Parce que chacun a évidemment sa petite réponse. Mais je pense que la petite réponse de chacun ne suffit pas.

Jérôme Colin : C'est là qu'évidemment on est au cœur de la question. C'est qu'être acteur de théâtre, comme vous l'êtes depuis 35 ans, ce n'est pas qu'être debout sur une scène et déclamer des mots sur des textes, et les textes évidemment, ce ne sont pas des grands textes pour rien, et ceux qu'on décide de jouer encore moins. C'est-à-dire qu'il y a quelque chose qui résonne. Donc, le texte c'est un engagement. Ici cet engagement on l'a bien compris. Dans votre carrière d'acteur au théâtre ça a été ça ? Un texte égale un engagement ?

Angelo Bison : Sûrement. Et ça vient aussi de mon parcours. Ça vient de mon éducation, de ma famille. Mon père était quelqu'un d'engagé, bien sûr ce n'était qu'un mineur mais il avait ses convictions, c'était quelqu'un d'honnête, profondément honnête. S'il y a bien une chose qu'il m'a dite... s'il y a bien un manteau dont tu ne dois jamais retirer c'est ton honnêteté. Et sur ça, je pense lui avoir fait honneur et j'espère terminer mes jours en ayant toujours ce manteau. Donc, pour moi le théâtre, mais ça c'est mon choix...

Pour moi le théâtre c'est un engagement. C'est un engagement intellectuel, c'est un engagement philosophique, c'est défendre non seulement des grands textes mais défendre aussi des grandes idées.

Et d'émettre des idées, de faire des débats, de créer des débats pour la société. C'est pour ça que j'ai joué le personnage dans « L'avenir dure longtemps » de Louis Althusser, ce philosophe qui a étranglé sa femme, qui a été reconnu non responsable de ses actes. J'ai joué beaucoup de rôles sur la folie, mais aussi des rôles qui font débats comme par exemple un personnage comme Black Bird qui est un homme de 30 ans qui a une relation avec une gamine de 12 ans. Voilà, peut-on avoir une relation amoureuse avec une fille de 12 ans ? Est-ce que c'est possible ? Voilà, j'aime bien aborder ce genre de thématique. J'aime bien que ce qu'on fait au théâtre serve à faire du débat. J'aime bien le fait que le théâtre rende les gens intelligents. C'est pour moi excessivement important. Pour moi le théâtre c'est quelque chose qui élève la pensée. Mais on peut aussi faire du théâtre de divertissement. Je n'ai absolument rien contre le théâtre de divertissement. C'est un choix personnel. C'est un engagement personnel. Ça dépend de chacun.

Jouer la folie

Jérôme Colin : La folie vous l'avez beaucoup jouée.

Angelo Bison : Oui.

Jérôme Colin : La folie et le dépassement de la norme.

Angelo Bison : Voilà.

Jérôme Colin : De la loi.



Angelo Bison : Sûrement.

Jérôme Colin : Qu'est-ce que la folie a de si fascinant pour vous pour l'avoir très souvent retrouvée ?

Angelo Bison : Oui. C'est ce qui échappe qui me plaît. Ce qu'on ne contrôle pas. Ça me fascine parce que c'est quelque chose qui est irrationnel. Qu'on ne commande pas. Une pulsion, c'est quelque chose qui nous dévore, c'est quelque chose qui nous dépasse. Et qui parfois nous fait faire des actes peut-être qu'on n'aurait pas envie de faire, mais qu'on fait parce que soudain une pensée pénètre en moi, tue une autre et le maître de la maison agit à sa guise. Ça, c'est du bâillon. C'est pour expliquer qu'à un certain moment, on n'est plus maître de soi. Et moi, j'aime bien ces moments où on n'est plus maître de soi. C'est des moments qui m'inspirent parce que c'est des moments étranges. C'est des moments où une autre porte s'ouvre à l'intérieur de nous. Et je pense, pour avoir pratiqué cela, qu'il y a plein de portes qu'on pourrait ouvrir mais qu'on laisse fermées. Et si on les ouvre, il y a d'autres choses qui apparaissent. Il y a d'autres réalités qui apparaissent. Moi j'aime bien ces autres réalités.



Jérôme Colin : Ça veut dire quoi pour avoir pratiqué cela ?

Angelo Bison : C'est-à-dire que, quand on aborde la folie, il faut pouvoir aller au précipice. Se confronter à ça. Se confronter à sa propre folie parce que je pense que chaque être humain est habité par une folie. Donc, il faut la pratiquer, il faut oser la regarder en face, comme on peut regarder aussi la mort en face, il faudra bien qu'on la regarde parce que celle-là on est bien obligé de l'affronter un jour. Donc, à un certain moment, il faut apprendre à regarder à l'intérieur de soi. Et c'est ce regard à l'intérieur de soi qui permet à un certain moment de découvrir d'autres réalités, d'autres choses qui existent à l'intérieur de soi. Mais donc il faut pratiquer ça et moi j'aime bien pratiquer, et regarder à l'intérieur.

Jérôme Colin : Vous dites : ça me fascine, ça me plaît, vous utilisez même le verbe plaire, la folie, le fait que cette porte s'ouvre, vous savez évidemment combien la société dans laquelle on vit ne la tolère pas. Que ce soit dans le monde du travail, de la famille, de la vie ensemble, c'est ça qui est insupportable dans la société dans laquelle on vit, c'est cette obligation de norme.

Angelo Bison : Et pourtant c'est la société qui crée la folie, c'est cette société qui l'engendre, de par la vie que nous menons tous les jours, de par les pressions que nous subissons sur notre lieu de travail, dans la vie de tous les jours, les questions d'argent, tout ce qui nous ramène... tout ce qui nous écrase, donc voilà, ça ne m'étonne pas qu'à un certain moment on me dise : mais oui, le nombre de *burn out* explose, mais oui c'est normal, c'est la société qui crée cela. C'est ces tensions qui créent cela. Je voudrais essayer moi, de vivre et essayer d'amener mes enfants à vivre dans une société un peu plus apaisée. Parce que c'est cette société qui crée les monstres. Elle est responsable de ça.

Qu'est-ce qui vous a apaisé ? Le texte ? La lecture ? La scène ?

Angelo Bison : Ce qui m'a apaisé, c'est sûrement de me dire pendant des années *la route que tu as choisie c'est la route qui t'était destinée*. C'est grâce à elle qu'on peut à un certain moment dire : il n'y a pas de problème, la mort peut venir aujourd'hui et maintenant, j'ai suivi un chemin, très improbable au départ parce que Dieu sait que j'étais aussi loin du théâtre, de la télévision qu'on pouvait l'être, et soudain par ce regard, parce que là aussi c'est la vie qui m'a appris, qui m'a dit : attention Angelo, si tu sais regarder la vie, si tu sais regarder les petits signes de la vie, la vie peut te faire changer de chemin. Rien n'est comme ça. Ce n'est pas une ligne droite. Mais il faut être curieux. Il faut regarder la vie. Et il faut regarder les signes que la vie te donne. Et Dieu sait que la vie a été généreuse pour moi. Elle a été magnifique. Elle m'a d'abord donné toutes ces années de métier, et je pensais même à un certain moment me dire : tu sais Angelo, voilà il y a un prix à payer, donc la famille pour toi, ce n'est pas fait pour toi.

Jérôme Colin : Parce que le théâtre a pris trop de place ?

Angelo Bison : Parce que le théâtre, c'est une amante magnifique mais exigeante.

Jérôme Colin : Difficilement compatible avec la vie de famille ?

Angelo Bison : Oui, en tout cas au départ. Puis, à un certain moment, j'ai rencontré mon épouse, la vie m'a donné deux enfants, m'a donné une épouse, voilà, je suis comblé. Comment ne pas être apaisé après tout ça ? J'ai reçu tellement de cadeaux. Mais maintenant, j'ai su aussi aller les chercher ces cadeaux. Donc, il faut regarder, aller les chercher.

Jérôme Colin : La vie, ce n'est pas qu'attendre.

Angelo Bison : Bien sûr que non. C'est aussi saisir le moment qu'il faut ou saisir la perche qui est tendue, et aussi oser accepter. Quand j'ai quitté ma province natale pour venir à Bruxelles, mon Dieu Bruxelles ! pour moi, je pensais qu'il fallait prendre un passeport pour arriver à Bruxelles. Quand on habite Morlanwelz, Bruxelles, c'est loin, c'est très loin. Quand je suis arrivé au Conservatoire, je venais évidemment de l'usine, quand je suis arrivé au Conservatoire, je me suis dit : mais qu'est-ce que je fous ici ? Ce n'est pas ma place. Il a fallu beaucoup de courage pour affronter ça. Après l'avoir affronté, évidemment on est heureux mais sur le moment même on se dit : mais qu'est-ce que je fais ici ?

Jérôme Colin : Ce qui est très difficile à affronter, c'est ses limites. C'est qu'on ne sait pas tout faire, on ne sait surtout pas faire la chose pour laquelle on est venu, et on ne connaît pas tout. Rentrer dans un milieu comme celui-là, ce qui est très difficile, c'est affronter son inculture. On l'a tous vécu, je pense. On arrive dans un milieu qui a priori n'est pas le nôtre, et on réalise qu'en fait les gens connaissent des choses que nous ne connaissons pas, et ils tiennent même pour acquises des choses dont nous n'avons jamais entendu parler. Comment avez-vous dealé avec ça ? Avec a priori votre inculture, au début ? C'est difficile non ?

Angelo Bison : Oui, mais à la fois voilà, j'étais assez solitaire au Conservatoire aussi, en tout cas au départ puis ça s'est arrangé, je me suis ouvert, mon professeur disait toujours : mais souris garçon, souris ! Parce que j'avais l'air de toujours porter toute la peine du monde sur mes épaules. Disons que je suis quand même resté un peu... je reste d'un tempérament relativement mélancolique, c'est ce qui est au fond de moi, j'accepte ça aussi, mais voilà, au départ, ce n'est pas simple mais petit à petit, on s'ouvre, et petit à petit, on découvre. Il y a des efforts à faire, des efforts pour aller vers les autres,

des efforts pour les comprendre, des efforts pour évidemment rattraper le temps perdu, parce que j'ai commencé à lire Eschyle, Sophocle, Euripide, ça devenait presque indigeste. Parce que je lisais tout évidemment.

Jérôme Colin : Il faut se rattraper.

Angelo Bison : Oui c'est ça, il faut se rattraper. Donc hop, hop, hop, tous les jours, tous les soirs, comme je n'avais de toute façon pas d'argent pour sortir, ça tombait bien. Chez moi, je lisais...j'essayais en tout cas de rattraper le temps perdu de façon presque boulimique.



Baudelaire

Jérôme Colin : C'est quand le premier choc avec un texte ? C'est quand la première fois où vous dites wouaw... ?

Angelo Bison : C'est sûrement avec un des poètes qui me suit, j'ai fait 2 spectacles sur Baudelaire, et il n'y a rien à faire, quand j'ai lu « Les fleurs du mal », je lisais ça simplement, bêtement, souriant, heureux, chez moi, à haute voix, rien que pour le bonheur, je m'écoutais parler, ce qu'il ne faut pas faire au théâtre. Mais chez moi, tout seul, je m'écoutais parler, réciter ce Baudelaire.

Jérôme Colin : Quel poème en particulier ?

Angelo Bison : Beaucoup. Il est évident que « Le voyage » est pour moi un des plus beaux textes.

« Pour l'enfant, amoureux de cartes et d'estampes, l'univers est égal à son vaste appétit. Ah que le monde est grand à la clarté des lampes ! Aux yeux du souvenir que le monde est petit ! »

C'est une pure merveille dans la forme, c'est une pure merveille dans le fond, c'est un des poètes... sa vie c'est un petit bouquin. C'est un petit bouquin qui s'appelle « Les fleurs du mal ». Et toute sa vie pour ça. Mais quand on a écrit ça évidemment...

Jérôme Colin : On en parlait tout à l'heure, c'est comme trouver le chemin...

Angelo Bison : Exactement. Il est venu au monde pour écrire « Les fleurs du mal ». Il est venu au monde pour faire ce petit livre, et moi j'ai beau le pratiquer très souvent, il n'y a pas de fond. Il dit cette phrase pour moi qui malheureusement est d'une vérité terrible justement dans « Le voyage », il dit : *Et le peuple amoureux du fouet abrutissant*. C'est terrible. C'est terrible parce que ça nous montre toujours cette espèce de tourniquet qu'est la vie. On revient toujours vers les mêmes bourreaux. Ça revient, ça revient. On s'en éloigne et puis on y revient. C'est la vie.

Jérôme Colin : C'est la vie.

Angelo Bison : Et à la fois il faut la vivre la vie, qui comme Baudelaire l'a vécue, je la vis, et pas seulement la subir. Et quand on la vit, quand on essaie non pas de la maîtriser parce qu'il n'y a pas de maîtrise à avoir par rapport à la vie...

Jérôme Colin : Certains en ont l'impression. Mais non.

Angelo Bison : Oui, laissons leur l'illusion. Non il faut simplement savoir l'écouter. Et en écoutant sa vie, c'est s'écouter soi. Écouter sa vie, écouter son intérieur, et quand on est à l'écoute de ça on avance en tout cas. Et je pense que la vie sert à avancer.

Fabbrica, d'Ascanio Celestini

Jérôme Colin : Vous avez joué combien de spectacles dans votre vie ?

Angelo Bison : Sûrement une bonne centaine.

Jérôme Colin : Une bonne centaine de spectacles. Lesquels sont les plus marquants ? « Fabbrica », j'imagine est un moment essentiel.

Angelo Bison : Oui, « Fabbrica » est un des... c'est le dernier spectacle, ma mère vit toujours mais c'est un dernier spectacle où elle a pu faire le déplacement pour venir me voir, et c'est un des plus beaux cadeaux qu'elle m'a fait au théâtre, ma mère s'appelle Assunta et le personnage principal dans « Fabbrica » s'appelle Assunta, la femme aux 3 seins. Ma mère n'en a que 2, je n'ai jamais vérifié mais je pense qu'elle n'en a que 2.

Jérôme Colin : Petit, vous avez dû le faire.

Angelo Bison : Oui, petit, mais je ne me souviens plus. Surtout que j'ai sucé les seins de ma mère pendant 18 mois. Vous savez comment j'ai pu m'en libérer ? Comment ma mère a pu s'en libérer ? En mettant du poivre sur ses seins. Oui. Parce que le médecin lui avait dit vous savez après 18 mois, il faut vraiment arrêter. Donc, le poivre sur les seins. « Fabbrica » est un texte où je parle pendant 1h30 sans arrêt, mais vraiment je parle à une vitesse assez importante, parce que j'essayais de coller un peu au rythme italien d'Ascanio Celestini...

Jérôme Colin : Qui est l'auteur et on rappelle que « Fabbrica », c'est des témoignages d'ouvriers.

Angelo Bison : Voilà, c'est ce témoignage d'ouvrier qui a dû faire un acte, qui a dû se couper un doigt pour rester à l'usine, il ne l'avouera qu'à la fin de la pièce. J'ai reçu pour ce rôle le Prix du Meilleur Seul en Scène, Prix de la Critique. Puis ma mère vient voir ça un dimanche, et ma mère me dit... je dis alors comment as-tu trouvé ? Ma mère a fait 2^{ème} Primaires hein, donc ma mère n'a pas eu la chance de doubler sa 3^{ème} comme moi je l'ai fait, et elle m'a dit : tu sais Angelo, ce qui m'a le plus plu dans le spectacle, c'est le silence.

Et en fait, elle voulait dire par là le silence de la salle. La communion entre la scène et la salle. C'est une chose qui m'a toujours fasciné au théâtre, c'est le silence. C'est le silence que le comédien, ou les comédiens, arrive à créer dans une salle pour que soudain l'acte de communion puisse avoir lieu entre le plateau et la salle. Et quand elle m'a dit ça, je ne

comprenais pas bien, je n'arrête pas de parler et toi tu as aimé le silence, mais c'est vrai que la salle, la salle du Petit Théâtre qui n'existe plus au Palais des Beaux-Arts de Bruxelles, qui a été détruite, ça a été pour moi un déchirement profond parce que c'était la salle où on a beaucoup joué, et j'ai eu des très grands plaisirs, notamment « Fabbrica », et donc, quand elle m'a ça, je n'ai pas bien compris. Après j'ai saisi ce que ma mère disait et je trouve que c'est une critique magnifique parce qu'arriver à créer cela, c'est arriver à être ensemble. On est ensemble, avec le public et moi, on ne forme plus qu'une personne. Qu'un même cœur qui bat à l'unisson. Et ça pour moi au théâtre ce sont les moments les plus précieux.

Jérôme Colin : Quels ont été les autres textes capitaux, les autres spectacles capitaux dans votre carrière ?

Angelo Bison : Il y en a eu beaucoup. Il y a eu surtout des rencontres avec des gens très importants pour moi, il y en a eu beaucoup. Il y a eu des textes évidemment, comme « L'avenir ». « L'avenir » est aussi... « L'avenir dure longtemps » est un texte... parce que je trouvais que la symbolique...

Jérôme Colin : De Louis Althusser.

Angelo Bison : De Louis Althusser. C'est de l'ouvrier de « Fabbrica » au philosophe d'Althusser. Le chemin que j'ai parcouru est un peu marqué à travers ces deux personnages-là. Donc, c'est assez fort d'arriver à ce parcours-là. Ça symbolise assez bien mon trajet. De l'ouvrier au philosophe. Il y en a eu d'autres. Il y a eu des textes formidables, il y en a eu tellement... Quand j'ai joué Nietzsche, quand j'ai joué Borghèse, tout ça c'est des auteurs qui...

Jérôme Colin : Cervantes.

Angelo Bison : Oui bien sûr, des auteurs qui m'ont profondément marqué. En tout cas, chaque spectacle très souvent m'a fait grandir. C'est quelque chose qui m'a toujours apporté et qui m'a permis de continuer mon chemin et d'approfondir ce chemin.



Le théâtre ou la télé ?

Jérôme Colin : Là, vous êtes de retour au théâtre, quand il y a eu le succès d'« Ennemi public », j'ai entendu dire que vous aviez envisagé quand même de faire un peu moins de théâtre pour faire un peu plus de télé, les gens ne savent pas

nécessairement comment ça se passe, quand il y a un succès comme ça à la télévision, on prend un agent, à Paris de préférence parce que c'est là qu'il y a le plus de productions qui se font, c'est ce que vous avez fait j'imagine...

Angelo Bison : Oui. Bien sûr.

Jérôme Colin : Et derrière, quoi ?

Angelo Bison : Rien.

Jérôme Colin : Rien - ça veut dire quoi ?

Angelo Bison : Ça veut dire rien.

Jérôme Colin : Ça veut dire qu'il y a un agent qui dit : moi, je vous ai vu là-dedans, je vous prends dans mon écurie, donc il est censé vous faire faire des castings, et là pas grand-chose ne se passe sinon rien.

Angelo Bison : Rien.

Jérôme Colin : Pourquoi à votre avis ? Parce que, je ne vous le dis pas pour envoyer des fleurs, je ne le fais pas dans cette émission, vous êtes brillant dans « Ennemi public », vous crevez l'écran.

Angelo Bison : Peut-être trop. On n'a pas besoin de ça. On a besoin de choses peut-être... mon agent m'a dit : tu sais il faut faire attention, quand on réussit trop un rôle, on s'enferme dans ce rôle. J'ai dit : bon ben qu'est-ce que je peux faire moi ? Je ne vais pas commencer à faire n'importe quoi pour dire vous savez, je peux faire autre chose que Guy Bé ranger. Je ne suis pas psychopathe. Ça me plaît de jouer ça mais je peux tout aussi bien jouer un papa, un vieux papa, ou un jeune grand-père, c'est comme on veut, très sympathique. Mais visiblement, ça ne percute pas les réalisateurs.

Jérôme Colin : Ça vous emmerde ?

Angelo Bison : Disons que comme... j'ai tenu parole, je la tiens toujours vu que je fais juste un spectacle mais ça faisait 2 ans, depuis « Lehman Trilogy », je n'avais pas... j'ai repris un peu Althusser en tournée, mais je n'ai pas créé de nouveau spectacle, donc je me suis toujours tenu et je me tiendrai toujours, parce qu'une fois que j'ai décidé quelque chose, je vais jusqu'au bout.

Jérôme Colin : Et là, vous avez décidé de tenter quand même d'avoir plus de rôles au cinéma ou à la télévision.

Angelo Bison : Voilà et je garde le théâtre, ici j'ai fait le personnage de Baillon parce que j'avais envie de terminer ce diptyque sur la folie, et parce que je trouvais que c'était intéressant de mettre ce poète belge à l'honneur, ce grand oublié de la littérature belge, mais je reste dans ma conviction et mon épouse est d'accord, parce qu'il n'y a rien à faire, ne pas travailler, c'est ramener très peu d'argent à la maison. Elle accepte ça. Je lui en suis reconnaissant. Et j'ai dit : j'irai jusqu'au bout, et si ça ne vient pas, on va arrêter tout simplement. C'est la vie, c'est comme ça.

Donner du sens à ce qu'on fait

Jérôme Colin : Arrêter quoi ?

Angelo Bison : Arrêter tout.

Jérôme Colin : Arrêter tout ?



Angelo Bison : Bien sûr.

Jérôme Colin : C'est-à-dire que vous ne pouvez plus aujourd'hui consacrer autant de temps au théâtre parce que c'est un autre moment de votre vie, à savoir une histoire d'amour, et à savoir aussi la paternité, qui est arrivée un peu plus sur le tard que d'autres chez vous...

Angelo Bison : Oui, magnifique !

Jérôme Colin : Il y a une nouvelle priorité ?

Angelo Bison : Oui, mais aussi je pense que je ne pourrai plus avancer au théâtre si je ne fais pas une grande pause. J'ai besoin d'arrêter, il faut que je fasse autre chose, pour grandir autre part, et je pense que le cinéma ou... attention, j'ai averti mon agent, il n'est pas question que je fasse n'importe quoi. N'importe quoi je ne vais pas le faire. C'est pas à bientôt 62 ans...

Jérôme Colin : Je vous vois mal tourner dans « Camping ».

Angelo Bison : Non, je lui ai dit. D'ailleurs, elle a essayé de me mettre dans quelques castings où j'ai dit: écoute, je veux être encore plus clair, c'est non. Je ne le fais pas. Ce n'est pas par vanité, c'est parce que je n'ai pas envie tout simplement.

Jérôme Colin : Ça n'aurait pas de sens.

Angelo Bison : Voilà ça n'aurait pas de sens et moi j'essaie de donner du sens à ce que je fais. Donc, si ça ne vient pas alors à un certain moment, il faudra se dire : voilà c'est comme ça, et il faut accepter aussi cela. Mais oui, c'est ça la vie, c'est des belles rencontres, c'est aussi être là au bon moment, c'est de trouver la personne, comme je vous disais tout à l'heure, qui vous fait confiance. Cette confiance est indispensable. En tout cas pour moi. Pour vivre, pour faire l'acte de théâtre, pour faire l'acte de création, moi j'ai besoin de confiance, j'ai besoin qu'on me fasse confiance. Et qu'est-ce que c'est de jouer un grand rôle à la télévision ou au cinéma, c'est que soudain un réalisateur vous dise : écoutez, voilà, je te fais confiance. C'est toi que je veux parce que j'ai envie de ton regard, j'ai envie de ton visage, j'ai envie de ce que tu es, ou de ce que je vais te faire faire. Voilà parce qu'on n'est pas qu'une chose, on est multiple. Mais la télévision a tendance à caser un peu les gens. Il est un peu ça, donc on le met dans ce genre de personnage. Ce qui est vrai plutôt en France. Si vous allez en Angleterre, c'est un peu moins vrai. Et moi, j'aime beaucoup le cinéma et les séries anglaises. C'est pas que j'en regarde beaucoup mais parce que les gens font des choses très différentes. Et on accepte que les gens fassent des choses différentes. Ici, on veut se rassurer alors quand on fait des castings, généralement ils cherchent un truc bien précis. Si vous ne rentrez pas dans ce créneau-là ça ne marche pas. Donc, moi j'ai un peu une figure, comme dit mon agent : tu sais tu es quelqu'un d'assez marqué, tu as une gueule, tu n'es pas lisse, ce n'est pas facile de te caser. Donc, je suis un petit peu incasable. Par conséquent, j'attends. Il ne se passe rien. C'est évident qu'à l'intérieur, ce n'est pas forcément gai, je ne le vis pas de façon zen tous les jours, je me pose aussi beaucoup de questions. Je me dis pourquoi ? Mais à la fois je n'ai pas envie non plus de courir les Magritte ou tout ça pour montrer que je suis là et dire : regardez, engagez-moi. Je comprends que des gens le fassent. Quand on a 20, 30 ans, c'est normal, il faut se battre, et c'est tout à fait normal. Je ne jette la pierre à personne. Je dis simplement que je n'ai pas envie de le faire. Non pas que je me crois supérieur mais simplement parce que j'ai envie d'autre chose.

Et l'Italie ?

Jérôme Colin : Quels liens vous entretenez avec l'Italie Angelo ? Toute la famille est retournée là-bas, vous pas, vous êtes le seul je pense, même votre sœur est retournée là-bas...



Angelo Bison : Ma sœur est là-bas. Mon frère, j'ai encore un frère, j'ai un frère qui est mort, qui était schizophrène. Le rapport à la folie, il ne faut pas le chercher peut-être plus loin. Le malheur des uns fait que soudain on a envie de le porter, d'en porter en tout cas sa part. Et peut-être qu'en abordant cette thématique, je dis à mon frère disparu : tu sais, j'essaie moi, non pas de te soulager vu que tu n'es plus là mais d'essayer d'emporter une partie de ta souffrance. Mais léger, ce n'est pas... ça reste quelque chose... ça ne se fait pas dans la souffrance. Ça se fait au contraire dans l'apaisement.

Jérôme Colin : Et l'Italie dans tout ça ?

Angelo Bison : L'Italie, c'est la Mama, qui est toujours là, on croit qu'elle va partir, puis je vais là-bas, et puis ça va, elle me dit souvent : quand tu arrives, tu me redonnes de la vie. Et surtout quand mes enfants arrivent. Ils donnent encore plus de la vie. Donc, j'ai déjà fait plusieurs allers-retours en désespoir, en me disant : c'est la fin, et ça tient toujours. Voilà, c'est ma mère, c'est ma sœur, mon frère qui est là-bas.

Jérôme Colin : Ils viennent du Nord.

Angelo Bison : C'est le Nord de l'Italie, oui.

Jérôme Colin : La région de Padoue.

Angelo Bison : Vicenza, on est dans une région...

Jérôme Colin : Un peu avant Venise.

Angelo Bison : Voilà. Ce qui est assez étonnant, en fait mon père avait fui la guerre, donc s'est réfugié dans les maquis pour ne pas obéir à Mussolini, donc c'est pour ça qu'il a quitté l'Italie très vite parce qu'en fin de compte je me suis retrouvé à l'école avec des Siciliens. Parce que c'est plutôt le Sud qui immigrait en Belgique. Moi j'étais un des rares du Nord à avoir immigré en Belgique. Beaucoup de mes copains étaient des Siciliens.

Jérôme Colin : Vous avez déjà travaillé en Italie ?

Angelo Bison : Non, ça ne s'est jamais fait.

Jérôme Colin : C'est étonnant.

Angelo Bison : Oui, c'est étonnant mais voilà... Je n'ai pas d'agent en Italie, il faut dire que l'Italie a quand même pas mal de monde, de comédiens... J'ai eu la chance de jouer en Belgique, Pierre Laroche m'a donné la chance de jouer « Dante » en italien en Belgique, en tout cas des extraits de « Dante ». « Le purgatoire ». J'ai eu la chance de dire « Le purgatoire » en italien. Ce qui pour moi a été un privilège et un bonheur extraordinaires.

« Per correr miglior acqua alza le vele omai la navicella del mio ingegno, che lascia dietro a sé mar sì crudele : E canterò di quel secondo regno dove l'umano spirito si purga, E di salire al ciel diventa degno. »

Le début du « Purgatoire » de Dante.

Jérôme Colin : Ça vient d'être sous-titré.

Angelo Bison : C'est une langue magnifique, mais la langue française a son charme. Je sais que l'Italie pour le chant est quelque chose de quasiment inégalable, mais la langue française a sa difficulté, a sa saveur aussi particulière. Je suis aussi amoureux de cette langue, simplement parce que je me suis tellement battu, on m'a tellement frappé parce que les R étaient roulés, parce que je déplaçais mon accent tonique, parce que mes UN n'étaient pas bons, on m'a frappé et refrappé au Conservatoire, que je suis aussi devenu quelqu'un qui est amoureux de la technique. Souvent, j'ai des vieilles personnes, des personnes qui m'ont connu à mes débuts au Rideau, elles avaient une trentaine d'années, 40 ans après elles en ont 70, et elles viennent me voir après : ah Monsieur Bison, je vous aime tellement parce que j'entends ce que vous dites, c'est tellement rare maintenant au théâtre, on perd tellement de choses. Je dis : oui, je me fais un point d'honneur d'avoir une technique irréprochable. Ce n'est pas une question de parler fort, c'est une question de précision au niveau de l'articulation. De comprendre que les consonnes sont importantes pour faire comprendre un mot, pour faire comprendre une phrase. Ces jeunes admiratrices qui sont devenues des dames d'un certain âge... Mais elles viennent toujours me voir. Je vous ai connu Monsieur Bison, il y a 40 ans. Ça leur rappelle évidemment de très bons souvenirs. Et ça me rend, vous ne pouvez pas savoir, c'est des moments privilégiés parce que ce sont des rencontres avec des gens et vous vous rendez compte que vous faites partie d'eux. Et vous vous rendez compte, parce que moi je revois parfois, j'ai des petites captations qui ont été faites sur des spectacles que j'ai faits, je me dis : mon Dieu, qu'est-ce que j'étais mauvais ! Et on s'aperçoit que dans leurs souvenirs, le souvenir a évolué avec elles. Le théâtre a évolué avec le souvenir et ça reste toujours aussi beau. C'est comme quand vous voyez un film, vous le revoyez 20 ans après, et vous dites : ah, bof, j'ai plus la même sensation, tandis que le théâtre, c'est dans l'imaginaire des gens...

Jérôme Colin : On garde la sensation originale.

Angelo Bison : On garde la sensation originale et elle évolue avec les gens. Donc je me dis que je suis tellement heureux de faire partie de toutes ces personnes, de les accompagner, d'être avec elles. Au bout d'une carrière c'est très gratifiant. Ça me plaît beaucoup.



Il y a des choses dans les petites boules

Jérôme Colin : Il y a un petit pot avec des boules à côté de vous Angelo. Il y a des petites boules Kinder dedans. On peut piocher. Vous qui êtes un homme de lettres, on n'allait pas se priver.

Angelo Bison : Il y a des choses dedans ?



Jérôme Colin : Il y a des choses dedans.

Angelo Bison : Qu'est-ce qu'il y a dedans ?

Jérôme Colin : Vous allez voir, je ne vais pas vous le dire, c'est une surprise.

Angelo Bison : Je vais devoir mettre des lunettes. Mais oui, on ne peut pas être et avoir été.

Jérôme Colin : On a les yeux qu'on a.

Angelo Bison : Voilà. « *Le malheur du théâtre, c'est que les acteurs sont tout à fait prêts à faire de leur art un simple métier* », Constantin Stanislavski. Vous ne pouviez pas me faire meilleur cadeau que cela.

Jérôme Colin : Pourquoi ?

Angelo Bison : Parce que l'art c'est l'art. Et je trouve que...

Jérôme Colin : Ce n'est pas un métier.

Angelo Bison : Non. Être artiste c'est quelque chose de particulier.

Jérôme Colin : C'est quoi ?

Angelo Bison : C'est faire son métier d'une certaine façon. Les artistes deviennent plus rares. Je pense. Il y en a encore, heureusement. Des tous bons. Mais ils se perdent, parce que ce n'est pas les plus grandes gueules malheureusement, et on écoute souvent les grandes gueules, et ceux qui parlent le plus fort ne sont pas forcément les artistes.

Jérôme Colin : Dans aucun milieu, d'ailleurs.

Angelo Bison : Dans aucun milieu.

Jérôme Colin : Dans tous les milieux, ceux qui parlent le plus fort ne sont pas forcément les plus intelligents et les plus performants ou les plus intéressants.

Angelo Bison : C'est sûr. Ceux qui savent manœuvrer, ceux qui savent aller jouer avec les influences, avec les courants, alors évidemment il n'y a plus d'artistes, il y a des faiseurs. Des faiseurs de théâtre. Mais le théâtre, ce n'est pas ça. Le théâtre, c'est quelque chose qui se vit autrement.

Jérôme Colin : On peut prendre une autre boule.

Angelo Bison : Une autre boule ? « *Si moi aussi je suis un autre, c'est parce que les livres plus que les années et les voyages changent les hommes* », mon amigo Erri de Luca. Erri de Luca qui a un trajet lui aussi d'ouvrier, des chemins de traverse.

Jérôme Colin : Grand auteur italien.

Angelo Bison : Evidemment.

Jérôme Colin : Qui a été maçon, jusqu'à ses 40 ans. Il a commencé à écrire à 40 ans ce qui est très tardif. Et qui aujourd'hui milite encore, défend encore la cause ouvrière, partout en Italie et en Europe. Les livres, c'est grâce à eux qu'on devient un autre que nous-même ? Une version probablement plus nuancée, meilleure. Plus armé ?

Angelo Bison : Oui. Disons que les livres, oui, mais c'est plutôt les expériences qui m'ont plus que les livres... le rapport à être confronté à l'autre, ma confrontation avec le public. Son expérience, oui j'imagine parce que lui est un homme qui écrit et qui écrit de façon très belle, j'imagine que c'est les livres. Moi je dirais que c'est plus quelque chose de la vie. Sûrement des pièces que j'ai jouées, mais aussi de comment les rendre, comment rendre cela à l'écoute, au public, et ça, ça m'a fait grandir, sûrement.

C'est quoi l'événement le plus marquant de votre vie ?

Angelo Bison : Ça, il n'y a pas photo. C'est la naissance de mes enfants.

Jérôme Colin : Comme nous sommes cliché, hein !

Angelo Bison : En plus, ça s'est passé de façon merveilleuse.

Jérôme Colin : Vous n'avez pas eu trop mal, ça s'est bien passé.

Angelo Bison : Je n'ai pas eu trop mal et mon épouse a vécu ça sans péridurale, sans rien du tout, dans une salle nature, le premier, Jules, est né dans un bain d'eau. Ça a été des moments... Donc voilà, le théâtre c'est bien, l'art c'est bien, les artistes sont merveilleux, mais il n'y a pas photo.

Jérôme Colin : Quelque chose d'assez fascinant, c'est que dans les films évidemment le meilleur moment est toujours à la fin. Vous êtes d'accord ? Ils s'embrassent à la fin. Ils sauvent le monde. On a une résolution. Avec les enfants, il est assez fort probable que le plus beau moment, le climax de notre relation avec eux soit la première seconde. Vous voyez ce que je veux dire ?

Angelo Bison : C'est sûr.

Jérôme Colin : C'est qu'il n'y aura probablement pas d'émerveillement plus grand que le tout début de notre histoire avec eux. C'est très bizarre. Parce qu'à première vue, le climax c'est à la fin. Et dans la parentalité, c'est l'extrême début de la relation.

Angelo Bison : Quand j'ai vu ce petit bout, Jules, qui est sorti, dans l'eau, le gynécologue a eu cette phrase magnifique, parce qu'il est né avec beaucoup de cheveux, et donc ses cheveux dans l'eau comme ça, ça me faisait un peu penser à ce film, « La nuit du chasseur », quand on voit cette femme dans la voiture dans ce cours d'eau, et le gynécologue dit : il faudra peut-être appeler le coiffeur. On l'a mis d'abord sur la peau de sa maman évidemment, ce qui est la moindre des choses, et après pour donner les soins et la toilette à la mère, on me l'a donné, avec son petit béret, il avait les yeux ouverts et je sentais ce rapport à la lumière, ça lui faisait mal, donc je cherchais les coins... ce n'était pas une salle très éclairée, la salle nature, ils essaient de respecter au maximum les choses, donc j'essayais de me mettre dans des coins pas trop éclairés et je lui disais : bienvenue.. bienvenue au monde, bienvenue à toi. C'est un moment de responsabilité terrible parce qu'il n'y a rien à faire, on se dit aussi : est-ce que j'ai bien fait. Est-ce que j'ai bien fait de prolonger quelque chose, de donner la vie à quelqu'un dans un monde pour le moins difficile. Donc, ça soulève d'autres questions mais disons que sur le moment, c'est un moment que je n'oublierai sûrement jamais. Et qui est précieux. Qui là aussi, c'est le genre d'expériences qui font grandir, parce que si je suis arrivé à mieux jouer, à accepter d'être plus simple, plus vrai, plus authentique, c'est sûrement à mon épouse et à mes enfants que je le dois.

Jérôme Colin : C'est vrai ?



Angelo Bison : Oui, c'est sûr. Ils m'ont appris à relativiser les choses. Vous savez, on a toujours envie quand on fait quelque chose, de prouver. On a besoin de montrer et je pense que c'est la dernière chose qu'il faut faire. Avec la caméra, c'est exactement la même chose. Il faut la laisser venir. Il ne faut pas aller. C'est elle qui vient à l'intérieur. Au théâtre, c'est la même chose. C'est ne pas montrer. Non, être là. Et dire aux gens : si ça vous intéresse, venez, je suis là. Venez à l'intérieur de moi, ce n'est pas moi qui vais venir à l'intérieur de vous. Ce n'est pas ce chemin-là qu'il faut faire j'ai l'impression. Et ça c'est sûrement mes enfants, c'est sûrement ça qui m'a fait grandir.



La vie, c'est de ne pas s'arrêter

Jérôme Colin : Vous pouvez prendre une autre boule si vous voulez, Angelo.

Angelo Bison : Décidemment, je vais vous voler toutes les boules.

Jérôme Colin : C'est un peu l'idée.

Angelo Bison : Attention, celle-ci c'est rouge ! « *Le plus grand danger pour la plupart d'entre nous n'est pas que notre but soit trop élevé et que nous le manquions, mais qu'il soit trop bas et que l'atteignons* », Michel-Ange.

Jérôme Colin : Ce n'était pas un idiot, hein.

Angelo Bison : C'était loin d'être un idiot. Je trouve que c'est tellement vrai.

Jérôme Colin : Ça revient à la discussion qu'on a eue tout à l'heure.

Angelo Bison : Bien sûr.

Jérôme Colin : Si ça ne vient pas, ça ne vient pas, ce qu'il faut c'est avoir ce but.

Angelo Bison : Mais il faut viser haut.

Jérôme Colin : Est-ce que l'ambition, c'est quelque chose de sain ? Si on l'attaque sainement, c'est ça ?

Angelo Bison : Je ne dis pas qu'imaginer quelque chose de haut, c'est pas forcément avoir de l'ambition. Je ne considère pas ça comme de l'ambition. Je dis simplement, j'ai toujours l'habitude de dire... j'ai parfois aidé des gens à entrer dans des écoles, avant je faisais ça, j'aidais des jeunes qui venaient parfois d'Académies où ils avaient mal appris le métier, comme moi j'avais eu aussi une expérience qui n'était pas terrible, donc j'essayais d'aider, j'ai aidé quand même pas mal de jeunes à rentrer à l'IAD, à l'INSAS, au Conservatoire, et je leur disais toujours : vous savez, tu es aujourd'hui sur la 4^{ème} marche, ben joue comme si tu étais sur la 4^{ème} marche, moi je suis peut-être à la 120^{ème}, ben je joue sur la 120^{ème} marche. Il y en a des centaines de marches. Donc, je vais aller jusqu'où je peux. Mais il n'y a pas de fin. Il n'y a pas la marche la plus haute, il n'y a pas le podium le plus haut. Ça n'existe pas. On peut toujours aller plus haut. Donc, le but, c'est de dire : je ne m'arrête pas là - mais quand je joue le soir, je dis aujourd'hui : je peux vous donner cela. Et je donne tout ce que je peux. Je dis toujours : le lendemain, je pourrai peut-être vous donner plus. Si je peux vous donner plus, je donnerai plus. A chaque jour suffit sa peine, sûrement et faire avec ce qu'on a le jour-même, au moment où je le fais, dans la minute où je le fais, être dans l'instant. Ça, c'est important.

Jérôme Colin : Mais continuer.

Angelo Bison : Bien sûr.

Jérôme Colin : Continuer qui est peut-être un des plus beaux verbes de la langue française.

Angelo Bison : Bien sûr, parce que la vie c'est ça. C'est on continue ! La vie, c'est de ne pas s'arrêter. Il ne faut pas s'arrêter parce que c'est tellement enrichissant de découvrir, de connaître. Moi, j'ai toujours une soif, et c'est peut-être ça qui me guide évidemment, une soif de découvrir les choses. Et évidemment la série « Ennemi public » m'a fait découvrir quelque chose et j'ai envie de continuer ça, parce que c'est nouveau pour moi.

Jérôme Colin : Et donc excitant.

Angelo Bison : Oui, parce que je suis resté une espèce de petit gamin qui est toujours émerveillé, qui se dit : voilà, c'est un nouveau jouet et je voudrais bien continuer à jouer avec ce jouet. C'est amusant parce que c'est nouveau et on a envie de découvrir plus loin, de faire plus loin, et je suis sûr qu'en travaillant de façon plus profondément l'image, le jour, si je reviens au théâtre, je serai enrichi par ça et je pourrai enrichir mon art du théâtre. Je pense qu'à un certain moment, il faut accepter de faire autre chose pour revenir après. Parce qu'il faut se nettoyer l'esprit, il faut se vider la tête, il faut faire autre chose, ça j'en suis persuadé. Et je pense qu'à un certain moment, « Ennemi public » est arrivé, comme on l'a dit, un cadeau qui arrive, mais c'est aussi un signe que la vie vous dit : attention, je pense que peut-être tu ferais bien de partir faire quelque chose d'autre, peut-être pour revenir ou pour passer à autre chose, pour te dire à un certain moment : ben voilà, on va un peu expérimenter ça et après il y aura place pour faire de nouvelles expériences, pour des nouvelles choses. Je ne sais pas. Je suis à l'éveil. Je suis à l'écoute plus qu'à l'éveil. Je suis à l'écoute des choses, à l'écoute de ce qu'on me propose, de ce que la vie me propose.

Pourquoi le psychopathe nous fascine tellement ?

Jérôme Colin : Il y a un dernier petit papier si vous voulez.

Angelo Bison : Celui-là n'a même pas de boule, il est directement ouvert.

Jérôme Colin : On n'avait pas le budget.



Angelo Bison : Evidemment on a gardé le meilleur pour la fin. « *Son esprit était semblable à une maison où tout le monde se disputait et où l'on se battait même dans le hall d'entrée* », Thomas Harris, *Le Silence des Agneaux* !

Jérôme Colin : Evidemment quand on parle de psychopathe, le plus célèbre psychopathe du cinéma, je pense, c'est...

Angelo Bison : Dans les générations de maintenant, oui. Pour moi, et je pense que Béranger a quelque chose de M. Le Maudit. Parce que quand vous voyez les yeux de cet acteur, quand il est jugé par les bandits, quand vous le voyez avec ses yeux ronds, implorer, où il dit c'est dans ma tête... Au début il refuse évidemment d'avouer ses meurtres et puis... C'est un moment qui m'a très fort marqué dans le cinéma. Evidemment « *Le Silence des agneaux* » est un film formidable. C'est exactement le contraire qu'on voulait faire. Quand vous voyez l'arrivée de Jody Foster par rapport à Anthony Hopkins tout en rouge, beau et monstrueux à la fois, inquiétant, nous la première image qu'on a de Béranger c'est quelqu'un qui sort d'une voiture et qui s'écroule, un pauvre type, banal, qui n'a rien à voir avec le monstre superbe et terrifiant du « *Silence des agneaux* ». Mais quel film !

Jérôme Colin : Hannibal Lecter est un grand personnage et Jody Foster est fantastique. C'est dingue comme cette figure du psychopathe est, chaque année, au cinéma, comme elle nous fascine et là on ne parle pas forcément de la folie. La psychopathie est encore quelque chose de différent.

Angelo Bison : Totalement.

Jérôme Colin : Pourquoi ça nous fascine à ce point ? Le psychopathe. Parce que lui a enfreint les tabous que nous n'avons pas enfreints ?

Angelo Bison : Sûrement et parce qu'il est insondable. On ne le comprend pas. Et je pense qu'on a toujours une espèce de fascination pour ce qu'on ne comprend pas. C'est sa force évidemment à Béranger, il n'a peur de rien, Béranger arrive à donner la mort de sang-froid. Qui plus est à un enfant. Qui plus est en prenant un certain plaisir à voir la vie s'en aller de cet enfant. Mais vous savez que donner la mort de sang-froid, c'est quelque chose qui n'est même pas imaginable. On peut imaginer l'être humain sur un moment de colère soudain terrible aller poser un acte terrifiant. Mais de sang-froid ? Tuer quelqu'un, un enfant, et le regarder mourir, donc on ne comprend pas, on se dit que c'est un mystère, et ça nous effraie évidemment. Mais comme ça nous effraie, on a aussi envie de se dire mais qu'est-ce qui se passe dans sa tête ? Et il n'y a rien à faire, les gens me regardent, me disent souvent : votre regard dans Béranger... je dis : oui, Béranger arrive à regarder à l'intérieur des personnes. Et les personnes n'arrivent juste qu'à voir le regard de Béranger. A aucun moment, ils n'arrivent à pénétrer à l'intérieur de sa tête. Maintenant ce qu'il y a à l'intérieur de sa tête, les monstres qu'il y a à l'intérieur de sa tête, il doit vivre lui avec cela et il est le seul à en connaître les apparences, et c'est évidemment une force terrible. Quand vous regardez quelqu'un et que tout de suite vous arrivez à plonger à l'intérieur de ce quelqu'un, à voir qui il est... Comme on dit, je te regarde et je te vois à livre ouvert. Je te lis. Et cette personne se sent quelque part regardée par le personnage de Béranger et est gênée. Chloé est terriblement gênée parce qu'elle sait qu'il la perçoit, qu'il la regarde et qu'il la décode de façon extraordinaire. Et Chloé a beau regarder Béranger, elle n'arrive pas à dépasser la prunelle de ses yeux. Et pour un comédien évidemment, mais c'est du jeu, ça n'est que du jeu, c'est jouissif. C'est un plaisir. Mais encore une fois non pas d'être ce meurtrier, ce n'est pas ça, mais d'incarner ça, de se dire je fais ça, il y a un plaisir là-dedans, je ne le cacherai pas.

« Ennemi public », saison 2...

Jérôme Colin : Là c'est la saison 2 de « *Ennemi public* » qui commence, il y aura une saison 3 ?

Angelo Bison : On va voir déjà si la saison 2 aura le choc, l'audimat, je ne sais pas comment on peut dire ça, l'adhésion du téléspectateur, on l'espère franchement. Vous savez la saison 1 on ne nous attendait pas au tournant, la saison 1, les gens ne s'attendaient à rien puis soudain ils ont été agréablement surpris. Ils ont beaucoup aimé la saison 1 ce qui évidemment nous a fait énormément plaisir. Mais ici, la saison 2, on nous attend au tournant. Serons-nous à la hauteur



des attentes des spectateurs ? Moi tout ce que je peux vous dire, c'est que tous les personnages ont grandi, tous les personnages ont mûri, au niveau du scénario je trouve qu'on a amené plus de choses dans les personnages, on est arrivé à donner de l'humour à Béranger ce qui est à un moment donné quelque chose de très bien, il me semble qu'on a vraiment bien travaillé, maintenant le juge suprême, c'est pas nous, le juge suprême c'est le téléspectateur. C'est lui qui décide.

Jérôme Colin : Mais il y a quand même l'idée d'une saison 3.

Angelo Bison : Bien sûr.

Jérôme Colin : C'est une série qui a quand même été créée pour 3 saisons.

Angelo Bison : Pour 3 saisons, donc au départ c'était dit, mais évidemment c'était nos rêves les plus fous en se disant si ça marche. Pour finir la saison 1 marche, on verra bien la saison 2, si la saison 2 marche, en Belgique et marche aussi à l'étranger...

Jérôme Colin : C'est une condition sine qua non ?

Angelo Bison : Oui bien sûr, mais aussi voilà, on a été vendu dans 15 pays. Et dans des pays comme l'Angleterre. Dans des pays comme les Etats-Unis, comme l'Allemagne, comme l'Espagne. J'ai eu des retours de ces gens. Il y a eu des critiques, il y a eu des gens avec qui j'ai dialogué, ça a été terrible. Donc, on espère que ce qui va arriver sera reçu de la meilleure façon mais nous on ne peut plus rien y faire, maintenant ce n'est plus à nous de jouer. On a plus qu'à attendre. Et l'attente n'est pas forcément la chose la plus agréable.

Jérôme Colin : On décompte les jours.

Angelo Bison : Oui à un certain moment parce que ça a été reculé, il y a eu le montage, il a pris du temps puis il y a eu d'autres choses... La programmation est une chose donc il faut attendre qu'il y ait le créneau juste. On attend et l'attente est longue. Quand les gens m'arrêtent dans la rue, on m'arrête encore relativement souvent, on me dit : mais alors Monsieur, c'est pour quand ? Je dis : ça va arriver. On sent que les gens ont envie que ça arrive. Donc, je pense qu'il est vraiment temps maintenant de faire découvrir cette saison 2. J'espère qu'elle sera diffusée aussi au cinéma comme la saison 1 l'avait été, à l'Acropole, parce que là je me fais un devoir d'aller le dimanche soir, voir les épisodes et dialoguer avec les gens. Je trouve que c'est super important.

Jérôme Colin : C'est dingue, c'est votre truc.

Angelo Bison : Oui.

Jérôme Colin : C'est que finalement ce qui se passe après, que ce soit au théâtre ou là, est aussi important que le spectacle en lui-même.

Angelo Bison : Il faut savoir parler aux gens, et il faut savoir écouter les gens. Je pense que c'est ça la vie. C'est parler, dire des choses, provoquer des choses, et puis écouter. L'écoute au théâtre est une chose, et l'écoute au cinéma est aussi une chose tout à fait intéressante. Ce n'est pas forcément quand on parle qu'on agit. L'écoute chez Béranger évidemment quand il regarde les gens, qu'il les regarde parler, est très belle parce que c'est le moment où il arrive à analyser les gens, où il arrive à les ouvrir, comme on ouvre une huître. Et à lire à l'intérieur d'eux. C'est terriblement dérangeant parce qu'on a l'impression qu'il est à l'intérieur vous, ce Béranger. Il a quelque chose de dérangeant à travers son regard. Je sais que ça remue les gens, ça provoque des sentiments tout à fait contradictoires et ces sentiments contradictoires on en joue, et donc le spectateur à certains moments se sent lui-même manipulé par le personnage. Et par les scénaristes et par la réalisation.



Jérôme Colin : Nous sommes presque arrivés.

Angelo Bison : C'est un tour tout à fait extraordinaire. En plus, le soleil était là.

Jérôme Colin : Vallée de la Semois, Ardennes namuroises. C'est magnifique.

Angelo Bison : Et en hiver, vu qu'on a tourné plutôt en hiver, ces petites collines fumaient, parce qu'il y a beaucoup d'humidité ici, ça donnait une atmosphère tout à fait intéressante aux images. Notre magnifique Philippe Therasse, le chef opérateur s'en est servi, ça lui plaisait énormément. Ça rajoutait au mystère de cette saison 2.

Jérôme Colin : Halle sur Semois.

Angelo Bison : Oui, les gens étaient fantastiques, ils avaient vu la saison 1, donc ils nous ont accueillis, ils ont fait de la figuration, on avait besoin de figurants, le cœur sur la main, des gens très accueillants, très souriants, très heureux, très fiers qu'on ait choisi leur village pour tourner la saison 2. Ça leur plaisait beaucoup.

Jérôme Colin : Nous voilà de retour sur la place.

Angelo Bison : La fameuse place où j'ai beaucoup attendu et où je pense, on m'attend. Je vois mon chien de garde, le moine Edouardo, qui est, je pense, un peu fâché, il regarde sa montre, il est peut-être un peu inquiet.

Jérôme Colin : Vous lui donnez de bonnes raisons.

Angelo Bison : Vous croyez ?

Jérôme Colin : Je pense. Merci Angelo.

Angelo Bison : C'était un bonheur.